

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 34/3 (2007)

DOI: 10.11588/fr.2007.3.50746

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

ou refus. Dans ces conditions, l'existence de convictions éthiques de base n'exclut pas leur transgression.

»Die Täter der Shoah« est un recueil aux enseignements riches. La réponse qu'il fournit à la question posée en sous-titre – les bourreaux: nazis fanatiques ou Allemands tout à fait normaux? – est nette et va en quelque sorte au-delà, puisque sont évoqués aussi les bourreaux non-allemands. Des hommes ordinaires, pas seulement originaires d'Allemagne, ont donc pu commettre les abominables crimes de la Shoah. Cependant, quelle est justement la signification de ce dernier point pour l'historiographie et la conscience allemande, face aux débats mémoriels actuels? C'est une question que Gerhard Paul a préféré laisser de côté, donnant lieu au seul véritable regret suscité par l'ouvrage.

Barbara LAMBAUER, Paris

Martin CÜPPERS, *Wegbereiter der Shoah. Die Waffen-SS, der Kommandostab Reichsführer-SS und die Judenvernichtung 1939–1945*, Darmstadt (Wissenschaftliche Buchgesellschaft) 2005, 464 p., 13 ill., ISBN 3-5341-6022-3, EUR 59,90.

»Pionniers de la Shoah«. Tel est le titre de cet ouvrage sur l'état-major de commandement de Himmler et des formations de la Waffen-SS qui lui ont été subordonnées sur les arrières du front de l'Est à partir de juin 1941. Issu d'une thèse de doctorat soutenue en juin 2004 à l'université de Stuttgart sous la direction du professeur Klaus-Michael Mallmann, ce livre fait partie de ce courant très prolifique d'historiens internationaux qui analysent depuis une quinzaine d'années la politique de répression et de persécution dans les territoires occupés à l'Est par le III^e Reich, tant au niveau décisionnaire que dans ses applications concrètes par les acteurs sur le terrain. À travers cette étude solidement documentée, c'est précisément le rôle de ces derniers qui tend à être revu à la hausse. Loin d'être des outils dociles et passifs, ces soldats de la Waffen-SS ont en effet été des précurseurs en traçant (avec d'autres) la voie qui a conduit à l'extermination de plusieurs millions de personnes en Europe.

Auparavant, l'auteur rappelle et met parfaitement en exergue à quel point la Pologne a présenté dès 1939 un premier champ d'application de la politique raciste et discriminatoire du Reich: »Rien qu'à l'exemple de celles des formations qui devaient être subordonnées au Kommandostab Reichsführer-SS au printemps 1941, l'ensemble des caractéristiques de la politique d'occupation allemande se révèlent en Pologne« (p. 35). Les troupes de la Waffen-SS engagées dans le Gouvernement général ont servi sur place de bras exécutif au Commandant supérieur de la SS et de la Police (HSSPF) dans le contrôle de la main-d'œuvre, dans la création de ghettos (dont celui de Lodz, avec démonstration que, pour son créateur, ce n'était qu'une étape vers ce qui ne s'appelait pas encore la »solution finale«), ou encore dans le cadre du »nettoyage ethnique« avec l'expulsion des populations slaves et la réimplantation des *Volkdeutsche*. Par ailleurs, la politique à l'égard des Juifs s'est considérablement radicalisée en Pologne en comparaison de la situation au sein du Reich avant le 1^{er} septembre 1939: pas encore génocidaire en raison d'une absence d'application systématique, mais déjà nettement meurtrière.

La perspective va être radicalement différente dans la guerre d'anéantissement menée à l'Est en 1941. Prévues pour »pacifier« les arrières du futur front à l'Est, trois brigades de la Waffen-SS ont été engagées après le déclenchement de l'opération »Barbarossa« dans les opérations de »nettoyage« sous les ordres directs de l'état-major de commandement de Himmler. Dans les crimes commis, l'initiative des officiers SS engagés sur place a été déterminante. C'est du reste l'un des apports déterminants de cet ouvrage, à savoir l'analyse de la dynamique des différents organes exécutifs de l'État et de la SS. Les Juifs n'étaient pas ainsi explicitement ciblés par Hitler lorsqu'il a ordonné le 16 juillet 1941 de radicaliser la répres-

sion dans les territoires conquis à l'Est. Il est cependant révélateur de voir comment le commandant de la brigade de cavalerie SS a interprété onze jours plus tard les consignes reçues de Himmler, décidant de sa propre initiative d'exterminer »comme pilliers« les populations juives des villages à »nettoyer«. La décision initiale d'épargner les femmes, les enfants, ainsi que les hommes utiles aux troupes allemandes sera elle-même rapidement dépassée et, dès le début du mois d'août 1941, l'extermination sans distinction d'âge ou de sexe était pratiquée sur le terrain.

Dans ce processus, les officiers SS n'ont pas véritablement outrepassé les ordres reçus, mais ont interprété de manière maximaliste des directives incitant implicitement au Génocide. Au demeurant, les pratiques ont été très disparates selon les unités, tendant justement à démontrer le poids des responsabilités personnelles de l'encadrement dans ce processus. Les chefs d'unité ont agi en fonction de leur tempérament, de leur degré d'adhésion politique, et plus encore de leur antisémitisme.

Cette marge de manœuvre laissée par la Reichsführung-SS aux responsables sur le terrain a eu tôt fait d'être exploitée. De ce point de vue, les deux premières semaines d'exécutions massives en août 1941 ont littéralement servi de »galop d'essai«, permettant au HSSPF Rußland-Süd de fixer ses directives d'exécution en les calquant sur les pratiques de loin les plus radicales de la brigade de cavalerie SS. Les fréquents rapports ont permis d'aiguiller les troupes dans le sens souhaité. Au vu des »bons résultats« de la brigade de cavalerie SS, Himmler a ainsi pu exiger de la 1^{ère} brigade d'infanterie SS qu'elle montre davantage d'ardeur à la tâche. Par un double système de récompenses et de promotions d'un côté, et de limogeages des officiers ne donnant pas satisfaction de l'autre, le commandement SS a envoyé des signaux extrêmement clairs à ses troupes quant à la marche à suivre, et cela sans avoir à donner de consignes en permanence. En ce sens, certaines des unités du *Kommandostab* méritent pleinement leur qualificatif de »pionniers de la Shoah«. Leur aptitude à interpréter et à exécuter de manière dynamique et radicale des directives ambiguës a révélé à la direction SS que la troupe était tout à fait en mesure d'accomplir ce que l'on attendait d'elle. Cüppers analyse avec beaucoup de justesse que Hitler et Himmler n'étaient en aucune manière sûrs de la capacité des troupes à adhérer à la mission génocidaire lors du passage décisif vers une extermination physique systématique des populations juives. De manière empirique, ces unités de la Waffen-SS ont en somme défriché avec les *Einsatzgruppen* le »terrain vierge« de la Shoah, démontrant à la direction du Reich que celle-ci était »humainement« possible pour les bourreaux. Certes, elle n'avait pas encore le caractère généralisé et industriel qui lui sera donné dans les mois suivants, mais le principe d'élimination systématique dans un ensemble géographique donné était désormais acquis et ordonné aussi bien par Hitler que par Himmler qui ne voulaient »plus commettre la même erreur qu'en Pologne de rassembler les Juifs dans des ghettos« car ceux-ci étaient »des foyers d'épidémies et autres maladies« (p. 183).

L'un des points remarquables de cette étude est son analyse sociologique de la troupe d'un côté, et du corps des officiers de l'autre. Elle révèle une fois encore que la capacité endogène à perpétrer un crime n'a guère de lien avec la sociologie d'une troupe ou de ses cadres. Pour les uns comme pour les autres, l'étude démontre une socialisation tout à fait normale de ces hommes avant leur entrée en service dans la Waffen-SS. Il s'agissait néanmoins d'une troupe fortement politisée en 1940-1942: deux tiers des personnels adhéraient alors à la NSDAP ou à ses organisations (SA, Allgemeine-SS, NSKK etc.), soit le double du taux rencontré parmi les policiers du 101^e bataillon de réserve ou les militaires de la 253^e division d'infanterie allemande, deux formations qui ont fait l'objet d'analyses comparables. À cette époque, le service dans la Waffen-SS était donc assurément pour la majorité d'entre eux l'expression d'une conviction politique.

Ce travail remet aussi parfaitement en cause le mythe de »l'obéissance sous la contrainte« (*Befehlsnotstand*). Selon un ancien soldat SS, »il y a toujours eu assez de volontaires« pour

faire partie des pelotons d'exécution, ce qu'ils firent »bien volontiers« selon un autre. Même si certains ont été désignés, un refus frontal de participer aux exécutions n'a jamais entraîné de véritables sanctions, tout au plus quelques vexations. Du reste, l'encadrement SS semble avoir parfaitement saisi la menace que représentaient des exécutions massives extralégales sur la discipline et la cohésion interne de la troupe. Démonstration est faite que ces hommes, chauffés à blanc par une propagande raciste et antisémite, riches parfois d'une expérience remontant au pogrom de novembre 1938, ont été dans leur majorité des »bourreaux volontaires« qui ont adhéré à leur mission avec zèle et enthousiasme, y compris les plus jeunes. L'exécution de Juifs a d'ailleurs été parfois perçue comme une »expérience humaine«, comme le révèle l'attitude de personnels du train demandant aux membres des pelotons d'exécution de pouvoir tirer aussi une fois, ce qui leur a procuré une »impression excitante« (p. 119).

C'est également tout l'intérêt de ce travail de rappeler que, derrière des motifs racistes et idéologiques, les crimes ont aussi répondu à des ambitions personnelles, à des intérêts matériels, parfois aussi à des pulsions sadiques ou sexuelles des acteurs sur le terrain. En ce sens aussi, la politique génocidaire a eu sa propre dynamique chez les exécutants. Au demeurant, le catalogue de massacres évoqués par le détail à l'aide des rapports allemands d'époque, des témoignages des survivants et des interrogatoires des bourreaux après-guerre, donne à ce livre le caractère implacable d'une véritable instruction à charge contre les formations SS concernées. Tout en ne cherchant jamais à dissoudre les responsabilités des bourreaux, l'étude se révèle tout aussi accablante en démontrant que les mesures vexatoires, puis les crimes antisémites, ont le plus souvent rencontré au sein de la Wehrmacht et des populations non juives un mouvement d'approbation et un soutien parfois très actif, tant en Pologne que dans les territoires à l'Est.

Quant au bilan chiffré des victimes, il est bien difficile à établir. À l'aide d'exemples précis, l'auteur est justement parvenu à démontrer que les chiffres avancés par les troupes SS étaient en dessous de la réalité, alors même qu'il eût été à leur avantage de les surestimer aux yeux de leur hiérarchie. C'est néanmoins par dizaines de milliers que des Juifs et des soldats de l'Armée rouge isolés ont été abattus à l'été 1941 par les trois brigades SS.

Au-delà, cette étude présente la somme de deux échecs, celui professionnel du *Kommandostab* en tant qu'organe en charge de la sécurité des arrières du front à l'Est, et celui moral de la justice fédérale allemande après guerre. Dans le premier cas, l'état-major de Himmler a révélé toute l'étendue de ses lacunes dès lors qu'il s'est agi véritablement pour lui de combattre les partisans qui ont commencé à s'organiser et à harceler les lignes de communications allemandes à partir de l'automne 1941. Dès cette époque, sa totale impréparation face à l'ennemi qu'il était officiellement censé combattre était manifeste. Une fois sa faillite reconnue par Hitler et l'Armée en 1942, le *Kommandostab* s'est vu déposséder de la plupart de ses prérogatives au profit du général SS von dem Bach-Zelewski, nommé en octobre »plénipotentiaire du Reichsführer-SS pour la lutte contre les bandes«. Par la suite, cet état-major n'a fait que végéter jusqu'à la fin de la guerre, Himmler se refusant à le dissoudre afin d'éviter d'avoir à reconnaître ouvertement l'échec de son entreprise.

Cette étude est aussi le procès en creux d'une justice fédérale allemande qui n'est certes pas demeurée inactive après-guerre, mais qui n'est pas allée jusqu'au bout de la logique judiciaire. On peut s'étonner à bon droit de sa clémence – il est vrai partagée par la plupart des justices occidentales après le début de la »guerre froide«. Dans le seul cas où des personnels de l'ancienne formation de cavalerie SS ont par exemple été traduits devant un tribunal pour un massacre de grande importance (plusieurs milliers de civils massacrés), la peine la plus lourde prononcée contre l'ancien commandant d'unité s'est élevée à cinq années de pénitencier. Au final, seuls huit anciens soldats du *Kommandostab* et de ses unités ont été condamnés, le plus souvent à des peines insignifiantes au regard des crimes commis.

À sa décharge, la justice allemande s'est heurtée à un véritable »mur du silence«, seuls 5% environ des individus interrogés donnant des informations véritablement exploitables. Cer-

tains officiers SS se sont du reste rendus auprès de leurs anciens subordonnés afin de «coordonner» les réponses. Il n'en reste pas moins qu'il a existé des aberrations énormes, comme celle de ne pas vouloir rejurer un officier SS coupable d'avoir fait abattre de sa propre initiative près d'un millier de Juifs (dont des femmes et des enfants). En agissant de la sorte, la justice fédérale allemande a *de facto* entériné le verdict de la justice SS qui l'avait condamné pendant la guerre pour «indiscipline», «atteinte au devoir de l'officier» et «comportement SS indigne». Si les pertes des troupes SS ont été particulièrement lourdes dans les derniers mois de la guerre, plusieurs milliers d'individus plus ou moins directement impliqués dans les massacres à grande échelle sont ainsi revenus en Allemagne sans être véritablement inquiétés, y compris les principaux responsables. Ainsi fait, non seulement la justice allemande d'après-guerre ne s'est pas montrée à la hauteur de sa tâche, mais elle a donné aux apologistes de la Waffen-SS la possibilité de réécrire l'histoire à leur convenance.

Il est par ailleurs très appréciable que l'auteur se soit penché sur l'itinéraire de ces hommes après-guerre. En se basant sur un panel de près d'un millier d'anciens soldats de la 1^{ère} brigade d'infanterie SS, on constate que près de 10% d'entre eux n'ont pas connu de captivité à la fin des hostilités et sont directement rentrés dans leurs foyers. Alors que l'unité a exclusivement opéré sur le front de l'Est, à peine plus d'un quart de ces hommes sont tombés aux mains des Soviétiques. Pour près des deux tiers, ils ont préféré se rendre aux Anglo-Saxons ou aux Français. La durée moyenne de captivité n'a du reste pas été la même: quinze mois environ pour ceux gardés par les Américains contre quatre années chez les Soviétiques. À leur retour, ils ont réintégré toutes les fonctions et couches sociales de la vie civile avec des promotions quelquefois très importantes, et des cursus parfois étonnants dans leur remarquable continuité professionnelle, à l'image de ce gardien de camp SS devenu surveillant dans un centre pénitentiaire en RFA.

En dépit de ses qualités, ce travail peut également susciter quelques critiques, ou à tout le moins quelques réserves. Dans son raisonnement, l'auteur privilégie ainsi excessivement certaines motivations des bourreaux au détriment d'autres. Racisme et antisémitisme ont certes été déterminants. Mais les explications socio-psychologiques font défaut sur la capacité de passer à l'acte. Or, comme le rappelle lui-même l'auteur, les populations juives n'ont pas été les seules victimes de ces violences, notamment à partir de 1942 où, lors de certaines grandes opérations antipartisans, les Juifs ne représentaient plus que 5 à 10% des victimes. Par ailleurs, le schéma de «brutalisation» d'Omer Bartov ne s'applique pas ici à une troupe qui n'a guère été engagée sur le front avant 1943. Comment alors expliquer cette violence aveugle qui a conduit les troupes SS à transposer le massacre des Juifs aux populations non juives à l'Est, jusqu'à abattre les collaborateurs locaux pourtant munis de brassards et de laissez-passer? La question demeure entière.

La grande force de cet ouvrage est toutefois de ne pas isoler les troupes de la Waffen-SS du reste de la société allemande, mais de les aborder pour ce qu'elles étaient: le concentré d'une société gagnée par les idées nationales-socialistes. Cette étude n'est en rien un travail qui peut valoir pour l'ensemble de la Waffen-SS. Sur le fond, elle ne se focalise que sur une partie des hommes qui ont servi sous l'insigne à la tête de mort. Elle n'en contribue pas moins à démythifier une troupe que les travaux sur la Wehrmacht d'un côté, et une littérature commerciale de l'autre, ont eu tendance à banaliser ces dernières années. En ce sens, il s'agit non seulement d'un travail scientifique, mais aussi d'une œuvre de salubrité publique.

Jean-Luc LELEU, Caen